



**HAL**  
open science

# L'Espagne “ freinée ” de Carlos Salem : une allégorie de l'Espagne vide

Emilie Guyard

► **To cite this version:**

Emilie Guyard. L'Espagne “ freinée ” de Carlos Salem : une allégorie de l'Espagne vide. HispanismeS, 2018. hal-02007312

**HAL Id: hal-02007312**

**<https://hal.science/hal-02007312>**

Submitted on 7 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'Espagne « freinée » de Carlos Salem : une allégorie de l'Espagne vide

EMILIE GUYARD

(Université de Pau et des Pays de l'Adour)

**Résumé :** Dans *Pero sigo siendo el rey* (2009), l'un de ses polars les plus « déjantés », Carlos Salem livre une réflexion très personnelle sur la réalité de l'Espagne en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Au cœur de cette Espagne résolument moderne subsiste, d'après l'auteur *argeñol*, une Espagne « freinée », figée dans les années 1960, qui représente allégoriquement la part de la psyché espagnole qui, tant qu'elle n'aura pas pansé les plaies de son histoire récente, sera condamnée à errer entre un passé irrésolu et un avenir incertain.

**Mots-clés :** Carlos Salem, Espagne « freinée », allégorie, mémoire.

**Abstract.** In Carlos Salem's *Pero sigo siendo el rey* (2009), a novel often considered as idiosyncratic and extravagant also lies the argenol author's most personal analysis of contemporary Spain. As he demonstrates, even though Spain has decidedly taken a modern turn, it somehow remains suspended, stuck in the 1960s – a decade that allegorically marked the national collective psyche and still conveys the myth that, as long as the country does not manage to come to terms with its painful recent history, it will be doomed to wander between its irresolute past and its doubtful future.

**Keywords :** Carlos Salem, Spain, « suspended », allegory, memory.

Lassé des dérives du gouvernement de Raúl Alfonsín dans lequel il avait pourtant placé de grands espoirs, Carlos Salem (Buenos Aires, 1959) quitte son pays natal « enfadado con la Argentina » en 1988<sup>1</sup>. Depuis cette date, il vit en Espagne, dans un premier temps à Ceuta et Melilla où il a dirigé *El Faro de Ceuta*, *El Telegrama* et *El Faro de Melilla* puis, depuis 2000, à Madrid où il a décidé d'abandonner le journalisme pour se consacrer à sa carrière d'écrivain. « Hombre de dos orillas »<sup>2</sup>, Salem semble avoir résolu la question de son identité hybride sans besoin de trancher ou de choisir : il se considère « argeñol, hombre de ninguna parte y de todas a la vez. [...] Nacido en la Semana Negra de Gijón, para más señas »<sup>3</sup>. Grâce à cette identité hybride qu'il a bricolée lui-même et qui lui permet de

---

<sup>1</sup> Sergio C. FANJUL, « La literatura y el periodismo son exageración », Entrevista: almuerzo con Carlos Salem, *El País*, 11-01-2010, consulté le 30/07/2018, [http://elpais.com/diario/2010/01/11/ultima/1263164401\\_850215.html/](http://elpais.com/diario/2010/01/11/ultima/1263164401_850215.html/) L'événement qui le pousse à partir est la tentative de coup d'État du groupe de militaires d'extrême droite appelé les « carapintadas » en 1987. Ces militaires d'extrême droite se sont soulevés à plusieurs reprises entre 1987 et 1990 afin de forcer l'État à abandonner toute velléité de poursuites judiciaires contre les militaires impliqués dans des violations des droits de l'homme lors de la « guerre sale » des années 1970.

<sup>2</sup> C'est ainsi que Salem se désigne sur les pages de son blog : <http://elhuevoizquierdodeltalento.blogspot.fr/2014/09/de-que-va-rayos-x.html>

<sup>3</sup> Carlos SALEM, *Pero sigo siendo el Rey*, Madrid, Salto de página, 2009, p. 345. *Cuando mi sombra te alcance*, publié en 2016, est une édition augmentée de ce roman auquel l'auteur a ajouté une nouvelle partie.

l'observer avec une certaine distance<sup>4</sup>, Salem porte un regard aiguisé – et parfois amusé – sur la réalité de sa patrie d'adoption dans l'ensemble de son œuvre romanesque<sup>5</sup>. Dans l'un de ses polars les plus « déjantés », il n'hésite d'ailleurs pas à s'emparer de la figure de Juan Carlos de Borbón, encore Roi d'Espagne au moment de la publication du roman, pour en faire l'un des protagonistes de l'ouvrage<sup>6</sup>. C'est du reste dans ce roman, *Pero sigo siendo el rey* (2009), que Salem livre sa vision la plus achevée et la plus complexe de la réalité espagnole de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Au cœur de l'Espagne résolument moderne de la fin des années 2000 dans laquelle l'action du roman est située, les personnages sont amenés à traverser une Espagne « freinée », qui semble s'être figée dans les années 1960 et qui permet à l'auteur d'explorer la face cachée de l'identité espagnole.

### « Una España frenada »

Dans ce roman singulier, Txema Arregui, ancien policier reconverti en détective privé, est secrètement missionné par l'État pour partir à la recherche du roi d'Espagne, lequel a mystérieusement disparu du palais de la Zarzuela en laissant une note énigmatique : « Voy a buscar al niño. Volveré cuando lo encuentre. O no »<sup>7</sup>. À en croire le ministre de l'Intérieur, Txema est le seul capable de retrouver « el Número Uno ». De fait, et même si Txema refuse officiellement cette mission, il se lance à la recherche du roi et ne tarde pas à le retrouver sur une plage d'Estoril, autrement dit dans la ville dans laquelle Juan Carlos de Borbón a passé une partie de son enfance avant que Franco ne décide de le faire venir en Espagne pour le préparer à sa succession : c'est à cet endroit, comme il l'explique à Txema, qu'« il a perdu l'enfant »<sup>8</sup>.

---

<sup>4</sup> « Estoy convencido de que es esa mirada argentina la que hace que en Francia mis novelas tengan tan buena recepción, lo mismo en España, Italia o Alemania. Es una manera de asomarse a la ventana. Y eso no cambia, da igual en qué parte del mundo esté tu ventana », Leticia POGORILES, « La noche y su locura en una novela negra de Carlos Salem », *Telam*, 23/09/2013, consulté le 30/07/2018, <http://www.telam.com.ar/notas/201309/33739-la-noche-y-su-locura-en-una-novela-negra-de-carlos-salem.html>.

<sup>5</sup> Dans son unique pièce de théâtre publiée à ce jour, *El torturador arrepentido*, Carlos Salem revient sur l'histoire de son pays natal. En dehors de cette œuvre singulière, tous les romans de l'auteur se situent en Espagne.

<sup>6</sup> Peut-être est-ce cette identité hybride qui lui a permis de se livrer à cette entreprise plutôt audacieuse : à l'époque, non seulement Juan Carlos est encore roi d'Espagne mais l'image de la famille royale n'a pas encore été écornée par l'ensemble des scandales que l'on connaît.

<sup>7</sup> Carlos SALEM, *Pero sigo siendo el rey*, *op. cit.*, p. 51.

<sup>8</sup> Comme il le dit à Txema, « tengo una familia y amigos que lo son desde hace muchos años. Pero sólo a ti se te ocurrió venir a buscarme aquí, a la playa donde todo empezó, donde perdí al niño », *ibid.*, p. 89. La fiction revient sur ce jour précis où le destin du futur roi d'Espagne a basculé : « Creo que era 1948. Sí. Mi familia negociaba confiar a Franco mi educación y mi porvenir y supe que en ese momento, mientras estaba en la playa, todo empezaba a cambiar para siempre. Me esperaba una responsabilidad muy grande, decían. Demasiado grande para un crío frente al mar. Por eso lo dejé ahí, para que él pudiera seguir jugando todo el tiempo que quisiera », *ibid.*, p. 123.

Dès lors qu'il a retrouvé le roi, le détective pense sa mission terminée : il est convaincu qu'il va pouvoir le remettre aux autorités compétentes et qu'il pourra ainsi reprendre sa route en solitaire. Un rendez-vous est d'ailleurs fixé par le Ministre non loin de la frontière entre l'Espagne et le Portugal où des policiers sont chargés de récupérer le roi pour le ramener à Madrid. Contrairement à ce qui se produit habituellement dans les romans de Salem, le parcours des deux personnages est parfaitement détaillé. Les noms des communes traversées et la dénomination des routes empruntées y sont parfaitement authentiques. Le lecteur pourrait même suivre le trajet des deux personnages sur une carte routière : après une halte dans un bar de Ayamonte, village situé à la frontière entre le Portugal et l'Espagne, sur les berges du fleuve Guadiana, Txema et le roi empruntent la Nationale 431. Le point de rendez-vous fixé par le Ministre est très précis : il se situe à l'intersection de la Nationale 431 et de la Nationale 445, juste avant d'arriver à Lepe<sup>9</sup>. Bien que Txema se demande si ce lieu de rendez-vous n'est pas « un chiste de Leperos »<sup>10</sup>, il obéit aux instructions et rejoint le point fixé.

Or, le rendez-vous donné par le Ministre tourne mal : un groupe de policiers manifestement corrompus leur tire dessus. Pour échapper à leurs poursuivants, les deux personnages rejoignent alors la Autopista del Quinto Centenario avant d'emprunter une route secondaire qui les conduit jusqu'à un barrage artificiel, lui aussi parfaitement authentique et identifiable sur une carte de l'Espagne : il s'agit de l'Embalse del Río Piedras, situé dans la province de Huelva, quelque part entre les villes de Cartaya et Lepe. C'est sur cette indication géographique que s'achève la première partie du roman. Après avoir abandonné leur voiture, manifestement équipée d'un mouchard, les deux acolytes commencent à sillonner cette région à pied.

Lorsque la deuxième partie du roman commence, Txema et le roi sont toujours dans cette région située au nord de Lepe, mais l'espace dans lequel les deux personnages se déplacent devient de plus en plus étrange. De toute évidence, ils sont toujours en Espagne, mais cette Espagne semble se situer hors du temps. Ou plus précisément hors de leur temps, celui des années 2000. Rien, dans cette contrée, ne ressemble à la réalité qu'ils ont quittée en abandonnant les routes principales du pays. Ils trouvent bien, dans chacun des villages qu'ils traversent, un bar et une église, en vertu d'une règle inébranlable selon laquelle « en España siempre hay un bar y una iglesia »<sup>11</sup>. Mais tous les éléments caractéristiques des paysages de

---

<sup>9</sup> « Avanzamos por la Nacional 431 hacia el punto de encuentro, en el cruce con la 445, poco antes de llegar a Lepe », *ibid.*, p. 122.

<sup>10</sup> « –Pero, pero..., el punto de encuentro que me has dado queda casi a la entrada de Lepe. ¿Es un chiste? », *ibid.* p. 119.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 148.

nos sociétés occidentales ont disparu : il n'y a ni autoroutes, ni panneaux indicateurs, ni pylônes à haute tension. « ¿Dónde coño estaban las autovías y las torres de alta tensión y las estaciones de servicio? » se demande Txema<sup>12</sup>. Les villages qu'ils traversent, aux noms plus absurdes les uns que les autres— Costanilla del Costado, Cabreriza de las Cabras, San Roque de las Rocas, Arroyo del Arroyal –, semblent tout droit sortis de « saines »<sup>13</sup>. Certains habitants continuent de payer en pesetas<sup>14</sup> et fument des cigarettes de la marque Fetén<sup>15</sup>, commercialisées en Espagne jusqu'à la fin des années soixante<sup>16</sup>. Pour couronner le tout, alors que Txema demande à un habitant de Lodos del Lodazal dans quelle Communauté autonome de l'Espagne ils se trouvent, ce dernier ne semble même pas comprendre le sens de la question<sup>17</sup>.

Pressés de rentrer à Madrid, ils interrogent les habitants de chacun des villages qu'ils traversent mais obtiennent systématiquement la même réponse : on leur dit qu'ils devront traverser un fleuve dont, malheureusement, tout le monde a oublié le nom. Les habitants sont même incapables de leur indiquer une direction...<sup>18</sup> L'un d'eux leur propose bien de les y conduire à bord de sa camionnette mais il préfère les avertir : leur voyage durera sept ans !<sup>19</sup>

Le cours du temps semble donc s'être arrêté dans cette partie de l'Espagne qui n'a manifestement pas connu la Transition démocratique et semble vivre encore à l'époque de Franco. Au bout de quelques jours passés dans cette région, Txema ne peut que constater que « a pocos cientos de metros de las autovías y la modernidad galopante, había otra España que seguía avanzando con lentitud, una España frenada. [Y] esa España no salía en los documentales de la tele »<sup>20</sup>.

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>14</sup> Txema reçoit en effet « cinco billetes azules de quinientas pesetas que llevaba tantos años sin ver y que un viejecito bien vestido me entregó flamantes y con ostentación », *ibid.*, p. 150.

<sup>15</sup> « Tenía ganas de fumar pero no había ninguna máquina de tabaco a la vista [...] Le pedí un cigarrillo a un hombre vestido de domingo que bebía una copa de anís junto a la barra y al ver el paquete no reconocí la marca: Fetén », p. 149.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>17</sup> « Intenté trabar conversación pero cuando le pregunté en qué comunidad autónoma estábamos, me miró sin comprender », *ibid.* p. 168

<sup>18</sup> « Aproveché para preguntar a varios lugareños cómo volver a Madrid, pero cada uno señalaba en una dirección diferente y algunos hablaron de cruzar un río cuyo nombre nadie recordaba », *ibid.*, p. 151. Les habitants de cette région insolite sont tous victimes du même « trou de mémoire ».

<sup>19</sup> Juan résume à Txema sa conversation de la veille avec l'un des habitants en ces termes : « Anoche, cuando te quedaste dormido, me dijo que si cumplía el programa de su gira y encontraba no sé qué río, podría dejarnos cerca de Madrid.

—¿Dijo cuándo sería eso ?

—En siete años, más o menos. », *ibid.*, p. 149.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 173.

Or, cette Espagne, qui semble figée dans les années 60<sup>21</sup>, totalement à l'écart de la « modernité galopante », rappelle immanquablement l'Espagne vide à laquelle Sergio Del Molino a consacré son essai éponyme publié en 2016. Le contraste entre l'Espagne que les deux personnages ont quittée, avec ses infrastructures modernes, et l'Espagne dans laquelle ils sont condamnés à errer, est bien celui que Sergio del Molino décrit dans son ouvrage entre, d'une part, « una España integrada en la Unión Europea, moderna, perfectamente asimilada en el mundo occidental »<sup>22</sup> et, d'autre part, « una España vacía » désertée de sa population depuis l'exode rural tout aussi massif que brutal qui s'est produit en Espagne entre les années 1950 et 1970<sup>23</sup>.

D'après l'auteur, en effet, la configuration actuelle du territoire espagnol, issue de cet exode rural, est totalement déséquilibrée : tandis que la périphérie du pays, urbanisée et développée, concentre presque 85 % de la population espagnole, l'Espagne du centre (à l'exception de Madrid, « que sería un agujero negro en torno al que orbita un gran vacío »<sup>24</sup>), ne regroupe que 15% de la population alors même qu'elle représente 53 % du territoire. Or, selon Sergio del Molino, l'une des particularités de l'Espagne comparée aux autres pays d'Europe réside dans le fait que les grandes villes espagnoles, à l'instar de Madrid, sont de gros centres urbains entourés de véritables déserts. Ainsi, comme l'explique l'auteur « al salir de Madrid por cualquiera de sus puntos cardinales (salvo, quizá, el que conduce a Guadarrama), la España vacía irrumpe como si se hubiera cruzado un portal a otra dimensión »<sup>25</sup>. Non seulement il n'y a aucune grande ville à moins de trois cents kilomètres à la ronde mais « a solo sesenta kilómetros del centro de Madrid, la densidad de la población es de doce habitantes por kilómetro cuadrado, una de las más bajas de Europa. Esta densidad es menor que la de Finlandia, es propia del polo norte »<sup>26</sup>. En quittant Madrid ou n'importe quelle grande ville de la péninsule, on passe ainsi de l'Espagne moderne à l'Espagne vide sans presque aucune transition. En Espagne, et comme les personnages du roman de Salem en font l'expérience,

---

<sup>21</sup> « Entramos en un pueblo cuyo nombre no quise leer porque me sonaría a burla [...]. El pueblo era más grande que los anteriores pero parecía detenido en los años sesenta », *ibid.*, p. 173.

<sup>22</sup> Sergio DEL MOLINO, *La España vacía. Viaje por un país que nunca fue*, Madrid, Turner, 2016, p. 33.

<sup>23</sup> « El Gran Trauma (así con mayúsculas) consiste en que el país se urbanizó en un instante. En menos de veinte años, las ciudades duplicaron y triplicaron su tamaño, mientras vastísimas extensiones del interior que nunca estuvieron muy pobladas se terminaron de vaciar y entraron en lo que los geógrafos llaman el ciclo del declive rural. Entre los años 1950 y 1970 se produjo el éxodo. Las capitales se colapsaron y los constructores no dieron abasto para levantar bloques de casas baratas en las periferias, que se llenaron de chabolas », *ibid.*, p. 28.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>26</sup> *Ibid.*

Un desvío en la autopista, una señal en una carretera secundaria, cualquier indicación conduce a pueblos pequeños que son apellidos de familias que salieron una vez de allí y no volvieron más. En una Europa homogénea y muy poblada, la España vacía es una experiencia inigualable. Paisajes extremos y desnudos, desiertos, montañas áridas, pueblos imposibles y la pregunta constante: ¿quién vive aquí y por qué?<sup>27</sup>

Bien que la région dans laquelle Txema et le Roi ont échoué n'appartienne pas au territoire de l'Espagne vide délimité par Sergio del Molino, qui regroupe selon lui « las dos Castillas, Extremadura, Aragón y la Rioja »<sup>28</sup>, elle en possède toutes les caractéristiques : avec ses villages aux noms tout droits sortis de *sainetes*, cette Espagne rurale, arriérée est totalement étrangère à la modernité. De fait, comme le signale le journaliste José Manuel Atencia dans un article publié récemment, Sergio del Molino a manifestement oublié d'inclure un certain nombre de régions dans sa carte de l'Espagne vide. Ainsi, si l'Andalousie a été exclue du territoire délimité par l'auteur en raison de la densité de sa population et de son intégration dans les circuits économiques du pays, le journaliste signale qu'on retrouve pourtant dans cette région le même déséquilibre entre le littoral particulièrement urbanisé et développé (l'Espagne périphérique dont parle Sergio del Molino), et l'intérieur des terres, dépeuplé<sup>29</sup>. D'après le journaliste, comme dans toute l'Espagne intérieure, « los humanos se están convirtiendo en una especie en extinción en demasiados pueblos de Andalucía »<sup>30</sup>.

De manière très symbolique, dans le dernier chapitre de la deuxième partie du roman, les deux personnages localisent enfin, par hasard, le fleuve signalé par tous les habitants comme celui qui leur permettra de rejoindre Madrid. Or, à peine ont-ils traversé le fleuve à la nage qu'ils retrouvent l'Espagne moderne et urbanisée qu'ils ont quittée en abandonnant les routes principales du pays : « Giramos y más allá de la loma, a menos de cien metros, se extendía una autovía iluminada. Sobre ella, un letrero enorme que ponía “Madrid” »<sup>31</sup>. Aussi bien l'autoroute que le panneau signalétique, démesurément grand, mais surtout l'indication géographique, signalent le retour à l'Espagne moderne, occidentalisée et urbaine qu'ils ont quittée quelques jours auparavant. Ce fleuve-signe représente la frontière entre l'Espagne du centre (au sens économique, politique et administratif du terme, celui de la capitale et de ses instances décisionnaires) et l'Espagne vide. Sans solution de continuité, en traversant le fleuve, les deux personnages ont quitté la « España interior y despoblada » pour rejoindre « la

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>29</sup> Bien qu'il n'inclue pas l'Andalousie dans le territoire de l'Espagne vide, Sergio del Molino signale que « En Andalucía viven 8,4 millones [de personas], más de cinco de ellos en el litoral », *ibid.*, p. 40.

<sup>30</sup> José Manuel ATENCIA, « La Andalucía vacía », *Málaga hoy*, 06/05/2018, consulté le 30/07/2018, [https://www.malahoy.es/malaga/Andalucia-vacia\\_0\\_1242776132.html](https://www.malahoy.es/malaga/Andalucia-vacia_0_1242776132.html)

<sup>31</sup> Sergio DEL MOLINO, *op. cit.*, p. 215.

España urbana y europea, indistinguible en todos sus rasgos de cualquier sociedad urbana »<sup>32</sup>.  
Toute la dernière partie du roman se déroule d'ailleurs dans le centre de Madrid.

### « Una casa llena de fantasmas »

Dans son essai, Sergio del Molino ne se contente pas de décrire la réalité actuelle de cette Espagne vide. Il revient sur les raisons historiques qui ont conduit le pays à cette situation particulière qui fait de l'Espagne « un país raro en la normalidad europea »<sup>33</sup>. Selon lui, tout ne s'explique pas par l'exode rural de 1950 à 1970, qu'il considère toutefois comme le Grand Traumatisme. Le divorce entre l'Espagne urbaine et l'Espagne rurale est inscrit de longue date dans l'histoire du pays car bien que l'Espagne ait été un pays rural jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, « el país no ha existido fuera de las ciudades »<sup>34</sup>. Entretenu par la littérature mais aussi le cinéma espagnols, ce mépris de l'Espagne urbaine pour l'Espagne rurale a traversé les âges : de *Don Quijote* à *Tierra sin pan*, l'Espagne rurale a fait l'objet de préjugés « con forma de mitos negativos. La España negra y criminal, la España pobre y embrutecida, la España seca y fea y la España reaccionaria »<sup>35</sup>. La conclusion à laquelle l'auteur parvient est la suivante : en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, « España es una casa llena de fantasmas. Fantasmas reales que no admiten exorcismos »<sup>36</sup>, rongée par ce qu'il nomme une forme de « *autoodio* ». Selon l'auteur, en effet, en Espagne, « hay una forma de mirar y de mirarse a sí mismos que es difícil de comprender en otros contextos geográficos. Un odio. Un *autoodio* »<sup>37</sup>.

Or, c'est précisément le sens de la réflexion menée par Carlos Salem à travers son allégorie de l'Espagne « freinée ». Car la région insolite dans laquelle les personnages sont condamnés à errer n'est pas seulement une région rurale, tenue à l'écart de la modernité et isolée du secteur économique. Cette Espagne « freinée » est « una casa llena de fantasmas » : elle représente, sur un mode allégorique, une part de la psyché espagnole qui n'a pas pansé les plaies de son histoire récente. Si tous les habitants de cette contrée ont des comportements

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 23. L'auteur signale un fait hautement significatif : contrairement à l'ensemble des pays d'Europe, l'Espagne a toujours utilisé sa campagne comme une terre d'exil : « Los gobernantes españoles han tenido desde muy antiguo la costumbre de desterrar a sus enemigos políticos a comarcas aisladas. [...] Antes de que se inventara la palabra gulag, inquisidores, reyes, validos y dictadorzuelos usaban la meseta inmensa que rodeaba Madrid para borrar del panorama a los que se pasaban de listos. Mientras los otros imperios usaban las colonias para desterrar a los adversarios políticos o, simplemente, a los presos más indeseables, los gobernantes españoles se servían del propio territorio peninsular (y de vez en cuando de las islas), pese a ser dueños nominales de un continente. Esta costumbre llegó hasta el siglo XX », *ibid.*, p. 24-25.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 28.



étranges, deux d'entre eux en particulier possèdent une histoire singulière qui vient incarner métaphoriquement les maux qui « freinent » cette Espagne et l'empêchent d'avancer en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.

Le premier de ces personnages, nommé Saravia, vit reclus dans une grotte isolée du reste du monde. Si l'espace de la grotte, chargé de toute une série de représentations symboliques dans la littérature, invite déjà le lecteur à une lecture allégorique, l'histoire de cet individu, totalement invraisemblable, conforte très vite le lecteur dans cette lecture. Lorsque Txema le rencontre, Saravia, armé jusqu'aux dents, semble sorti tout droit d'une autre époque :

Era más viejo que el viento y parecía igual de sólido. Las manos que sostenían el vetusto fusil temblaban, pero a esa distancia no fallaría [...]. Retrocedió hasta el fondo de la cueva, que era mucho más profunda de lo que había creído al principio y estaba tapizada de viejas fotos en sepia, portadas de revistas con consignas republicanas y una descolorida bandera que alguna vez había sido roja, amarilla y morada<sup>38</sup>.

En guise de salut, le personnage lâche un très anachronique et suranné « ¡Viva la República! » auquel Txema, pris de court, s'entend répondre « ¡Viva! »... Afin de ne pas recevoir une balle perdue, Txema prétend avoir été envoyé directement de Madrid pour une mission confidentielle. Mis en confiance, l'homme s'ouvre à lui et lui explique comment, de l'intérieur de sa grotte et depuis plusieurs décennies, il mène le combat contre l'ennemi. L'ennemi, en l'occurrence, est son cousin, d'une branche de la famille nationaliste de père en fils, comme l'autre est républicain. Depuis soixante-dix ans, chaque jour invariablement, les deux cousins s'affrontent.

Il est presque inutile, tant le sens est évident, de signaler que ce conflit qui oppose les deux cousins figure symboliquement la lutte fratricide qui a déchiré l'Espagne. Car c'est bien la Guerre Civile espagnole que les deux cousins rejouent à l'infini, soixante-dix ans après la fin officielle du conflit historique. On retrouve dans les répliques des personnages les postures idéologiques et la rhétorique de chacun des deux camps qui se sont opposés entre 1936 et 1939. Le premier des deux cousins s'enorgueillit de défendre la République, de père en fils, depuis plusieurs décennies :

¡Los Saravia no hemos dejado de combatir ni un solo día por la República! ¿Me oyes? ¡Ni un solo día! Cuando la propaganda fascista convenció a todos en el pueblo de que la guerra estaba perdida, ¿se rindió mi padre? ¡No! Se vino a estos montes con mi madre y conmigo, a seguir combatiendo. [...] ¡Setenta años llevamos luchando los Saravia, y si la República lo necesita, lucharemos setenta más!<sup>39</sup>

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 191.

Quant au deuxième Saravia, il considère son cousin ni plus ni moins que comme un « rojo de mierda »<sup>40</sup>. C'est donc le conflit collectif qui a ravagé le pays entre 1936 et 1939 que les deux cousins ont décidé de prolonger sur le plan individuel pendant plus de soixante-dix ans. Or, non seulement cette guerre menée dans les années 2000 est totalement anachronique – et par là-même absurde – mais elle est en outre décrite sur un mode totalement grotesque. En effet, afin de préserver le stock de munitions et de prolonger indéfiniment le conflit qui les oppose, les deux rivaux ont élaboré un planning auquel jamais ils ne dérogent :

Hace como veinte años que firmamos el tratado para compartir el polvorín. Como a él tampoco le mandaban municiones, qué remedio... Un día va él por sus doce balas y otro día voy yo. El fin de semana descansamos, que ninguno de los dos está para muchos trotes...<sup>41</sup>

Comparée à un sketch de l'humoriste Gila, la guerre que mènent les deux vieillards croulants est une guerre pathétique et ridicule, totalement dé-motivée et privée de son sens historique<sup>42</sup>.

À travers l'histoire de ces deux cousins, Salem s'insère de façon très personnelle dans le débat autour de la Récupération de la Mémoire Historique qui agite l'Espagne depuis le milieu des années 2000. Pour comprendre les enjeux de ce débat, il convient de revenir brièvement sur les conditions dans lesquelles s'est déroulée la Transition en Espagne et en particulier sur le pacte d'oubli qui a été scellé au cours de cette période. Nous rappellerons avec Catherine Orsini que

il est aujourd'hui communément admis que l'Espagne de la Transition a opté pour la voie de la « réconciliation nationale », apaisant les désirs de vengeance afin de privilégier la stabilité démocratique, au nom du « nunca más ». Le pardon général accordé par la loi d'amnistie de 1977 en est la preuve tangible. La conséquence fut que, au nom de cette réconciliation, un débat public sur les horreurs de la guerre et du franquisme n'eut pas lieu et les victimes ou leurs descendants semblèrent tomber dans l'oubli de la mémoire collective. Il y eut alors un « pacte de l'oubli », comme Manuel Vázquez Montalbán l'affirme lors de ses entretiens avec Georges Tyras dans *Désir de mémoire*. On assimila amnistie et amnésie en jouant sur l'étymologie commune des deux termes, à l'instar de Vicenç Navarro quand il écrit dans *El País* que « la verdad

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> « Pensé en la guerra de Gila y tuve ganas de reír », *ibid.*, p. 194. Miguel Gila est un humoriste espagnol né le 12 mars 1919 à Madrid et mort le 13 juillet 2001 à Barcelone. Il a débuté comme dessinateur de presse et auteur de bande dessinée en 1941, il est devenu comédien en 1951, puis s'est fait connaître pour ses programmes radiophoniques et ses films satiriques. L'humoriste, lui-même ancien soldat républicain ayant miraculeusement survécu à un peloton d'exécution pendant la Guerre civile, est connu pour ses sketches sur le conflit dans lesquels il joue le rôle d'un soldat téléphonant à l'ennemi pour négocier les termes du combat à venir, avec un humour régulièrement qualifié de surréaliste. C'est peut-être parce qu'il s'est exilé en Argentine de 1968 à 1985 que Carlos Salem connaît cet humoriste dont il s'est inspiré pour créer ses deux personnages.

en España ha estado oculta por la amnesia que acompañó a la amnistía y que ha dañado enormemente a la cultura democrática del país »<sup>43</sup>.

En effet, durant la première période de l'après-franquisme, une politique officielle de réconciliation a dominé la vie publique. Comme le signale Danielle Rozenberg, l'une des caractéristiques de cette période, dominée par la peur et l'incertitude, est

le refus de prendre le risque d'un affrontement associé à la mémoire traumatique de la Guerre civile. La crainte d'une répétition d'un conflit fratricide et un sentiment de culpabilité collective concernant les atrocités de la guerre expliquent à la fois la modération des principaux acteurs politiques et sociaux (limitation des manifestations sur la voie publique, absence de représailles, rédaction d'un texte constitutionnel consensuel), le choix d'un modèle de changement réformiste et, enfin, l'adhésion de la majorité des Espagnols à ce modèle<sup>44</sup>.

C'est donc dans ce contexte qu'est votée le 14 octobre 1977 la *Loi d'Amnistie*. Cette loi instaure l'impunité pour les actes de violence institutionnelle perpétrés sous la dictature. Elle institue une sorte de « point final » au débat sur les responsabilités du régime antérieur. En somme, et pour reprendre les termes de Ricard Vinyes, au cours de cette période, « l'oubli, loin d'être un pacte, a été une décision et un processus institutionnel »<sup>45</sup>.

Dans les années 1990, le silence porté sur la période franquiste qui avait jusqu'alors prévalu, laisse place à un ample mouvement de réappropriation mémorielle, principalement autour de la question des « disparus » des fosses communes. L'*Association pour la Récupération de la Mémoire Historique (ARMH)*, fondée par Emilio Silva, petit-fils d'un fusillé, engage, avec l'appui des familles, une série d'exhumations dans tout le pays, en parvenant à donner un large écho à son entreprise.

En mars 2004, le *PSOE* remporte les élections législatives, portant José Luis Rodríguez Zapatero, lui-même petit-fils d'un républicain fusillé pendant la guerre civile, portant au gouvernement. Zapatero et son gouvernement multiplient les actes symboliques : présence de vétérans des deux camps de la guerre lors des cérémonies de la fête nationale du 12 octobre 2004, déboulonnage de la dernière statue de Franco à Madrid, en mars 2005, et surtout désignation d'une *Commission Interministérielle pour l'Étude de la situation des victimes de la Guerre civile et du franquisme* chargée, sous la conduite de María Teresa Fernandez

---

<sup>43</sup> Catherine ORSINI-SAILLET, *Rafael Chirbes romancier: l'écriture fragmentaire de la mémoire*. Littératures. Université Jean Monnet de Saint-Etienne, 2007, p. 23, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-01100156/document>.

<sup>44</sup> Danielle ROZENBERG, « La mémoire du franquisme dans la construction de l'Espagne démocratique », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 117 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 02 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/682> ; DOI : 10.4000/temoigner.682

<sup>45</sup> Ricard VINYES, « Le processus de construction d'une mémoire publique par l'État espagnol », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 115 | 2013, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 03 juillet 2018. URL : <http://temoigner.revues.org/445> ; DOI : 10.4000/temoigner.445

de la Vega, vice-présidente du gouvernement, d'élaborer une proposition de loi. C'est dans ce contexte qu'est votée la loi 52/2007 appelée « Loi de la Mémoire Historique » qui condamne expressément la dictature franquiste et oblige l'Etat, les régions, les communes à retirer de l'espace public les symboles et monuments qui font allusion au franquisme et stipule que les victimes du franquisme ou leurs ayants droit pourront obtenir du ministère de la Justice une déclaration de réhabilitation.

C'est donc dans ce vaste débat sociétal que prend place la réflexion engagée par Carlos Salem dans *Pero sigo siendo el Rey* à travers son allégorie de l'Espagne « freinée ». Comme de nombreux romanciers espagnols en cette fin des années 2000, Salem interroge par le biais de la fiction le rôle de la Mémoire Historique dans le processus de construction identitaire de l'Espagne. Toutefois, l'auteur *argenñol* nous semble renouveler ce questionnement de deux manières. Tout d'abord, et contrairement à la grande majorité des romanciers de la mémoire qui pratiquent une écriture réaliste et référentielle, Carlos Salem choisit d'explorer cette problématique sur un mode allégorique. Mais c'est aussi le fond de cette question que Salem nous semble renouveler dans son roman : en effet, l'auteur *argenñol* envisage le rôle de la Mémoire dans le processus de construction de la psyché collective espagnole en des termes psychanalytiques comparables à ceux de la psyché individuelle. Comme le fait remarquer Paul Ricœur, les mécanismes qui régissent la mémoire individuelle peuvent parfaitement être transposés au plan de la mémoire collective. À l'échelle de la mémoire collective, le souvenir traumatique que peut constituer, par exemple, la « blessure de l'amour propre national »<sup>46</sup>, s'il ne fait pas l'objet d'un travail de remémoration, s'expose à un danger de « compulsion de répétition ». Seul un travail de deuil et de recul critique, fondé sur l'effort de remémoration, permet à une société de tendre vers une réconciliation apaisée avec son passé. Or, lorsqu'une société est contrainte à l'oubli, comme lorsqu'on lui impose une amnistie, elle ne peut pas faire ce travail de mémoire : comme le signale Ricœur, l'amnistie ne peut en aucun cas conduire à la réconciliation apaisée d'une société avec son passé car, selon les termes du philosophe, l'amnistie constitue une forme de paradigme de « l'oubli institutionnel », il s'agit d'un « déni de mémoire [...] (qui) éloigne en vérité du pardon après en avoir proposé la simulation »<sup>47</sup>. L'amnistie revient à faire comme si de rien n'était, c'est une injonction de l'État à « ne pas oublier d'oublier »<sup>48</sup>. Dans le cas de l'amnistie, « le passé, frappé d'interdit de séjour au plan pénal, poursuit son chemin dans les ténèbres de la mémoire collective ; ce

---

<sup>46</sup> Paul RICŒUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 96.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 586.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 587.

déni de mémoire prive celle-ci de la salutaire crise d'identité qui permettrait seule une réappropriation lucide du passé et de sa charge traumatique »<sup>49</sup>.

Le sens de l'allégorie des cousins Saravia nous semble très clair : la persistance de ce combat anachronique, mené par deux vieillards croulants ayant oublié l'origine du conflit qui les oppose, est l'allégorie de la persistance absurde d'un conflit qui, tant qu'il n'aura pas fait l'objet d'un travail de mémoire, condamne une part de l'identité collective espagnole à une forme d'errance entre un passé irrésolu et un avenir incertain. C'est parce qu'ils n'ont pas fait le deuil de leur passé traumatique que les deux cousins rejouent indéfiniment le conflit qui a déchiré l'Espagne entre 1936 et 1939. Ils incarnent cette part de l'identité espagnole qui, n'ayant pas mis un terme symbolique au conflit qui a déchiré le pays, est condamnée à errer dans une « *alucinación prolongada y demencial* »<sup>50</sup>. La persistance de ce passé non résolu, non dépassé, condamne cette Espagne « freinée » à un futur illusoire.

Pour comprendre le sens de cette Espagne « freinée », il convient de s'arrêter sur l'histoire du deuxième personnage allégorique rencontré par Txema et le roi dans cette contrée étrange. À peine Txema et Juan ont-ils quitté les grandes routes du pays qu'ils rencontrent, au détour d'un chemin, un individu dont l'histoire s'avère très vite tout aussi farfelue que son nom. « Sosiris [adaptation fantaisiste du nom de la divinité égyptienne Osiris] El Ruthilante » est devin mais contrairement à ses confrères, Sosiris n'a pas le pouvoir de deviner l'avenir : seul le passé lui est révélé par la lecture des cartes. Voilà pourquoi il se fait appeler « Adivino Retrovisor » comme il l'explique à Txema :

–¿Sabe qué pasa? Que hay demasiado timador que le saca los cuartos a la gente con el cuento de adivinarle el futuro. ¡Y el futuro no existe, porque todavía no ha llegado!  
–Entonces, usted...  
–Adivino el pasado –declaró ufano y le dio otro saque a la bota<sup>51</sup>.

Comme dans un conte merveilleux traditionnel, le destin lui a fait don de ce pouvoir magique mais l'a privé, en échange, d'une part précieuse de lui-même : en effet, Sosiris est capable de deviner le passé d'autrui mais il ignore tout du sien. Il ignore même qui il est... Il se souvient uniquement du jour précis où il a perdu la mémoire et hérité de son pouvoir :

---

<sup>49</sup> Paul RICEUR, « Esquisse d'un parcours de l'oubli », in Thomas FERENCZI (ed.), *Devoir de mémoire, droit à l'oubli ?*, Paris, Editions Complexe, 2002, p. 28.

<sup>50</sup> En effet, contrairement à Sosiris, privé de passé et incapable d'envisager son avenir, Saravia « *estaba invicto y miraba hacia el mañana, aunque el mañana fuera una alucinación prolongada y demencial* », Carlos SALEM, *op. cit.*, p. 192

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 142.

Un día, hace años, me desperté en el campo, con un chichón en la cabeza y la espalda apoyada en una rueda del camión. Me habían robado la cartera [...]. Al buscar en los bolsillos encontré este mazo de naipes. [...] Pasó un viejo en bicicleta y me ofreció comida [...]. Después de comer, vio los naipes y me propuso echar una partida. Cuando empecé a dar las cartas comprendí que me contaban el pasado del viejo. Se lo dije y salió corriendo, gritaba que yo estaba endemoniado. Probé más tarde en un pueblo cercano y volvió a pasar. Todas las veces. Al final, me dediqué a esto. [...] Soy Sosiris el Ruthilante, el Adivino Retrovisor, el que puede leer el pasado de cualquier persona en las cartas. Cualquier pasado menos el mío. Aquel día, cuando desperté con el poder, había perdido la memoria<sup>52</sup>.

Depuis ce jour, à bord de sa camionnette Avia 3500, il parcourt la région en quête de son propre passé ; il espère bien réussir à retrouver son identité et son histoire grâce au seul élément le reliant à sa vie antérieure : une photo de lui-même devant l'église d'un village qu'il tente, jusqu'à présent vainement, de localiser... Dans l'espoir de retrouver ce village, il sillonne la région et propose ses services aux habitants de chacune des localités qu'il traverse, en échange de quelques pièces de monnaie et d'un peu de nourriture... mais il est régulièrement contraint de quitter les lieux avec pertes et fracas car, comme il l'explique à Juan et Txema, la plupart des individus n'ont aucunement envie qu'on leur rappelle un passé qu'ils ont plus ou moins sciemment décidé d'oublier.

Or, Sosiris finit par retrouver la mémoire au moment même il retrouve son village dans les dernières pages de la deuxième partie du roman. À cet instant, il comprend enfin pourquoi, malgré ses inlassables pérégrinations à travers la région, il n'est jamais parvenu à retrouver ce lieu : tandis que vingt ans plus tôt il se rendait à la capitale pour plaider la cause de ses administrés, le village a été déplacé, pierre après pierre, par l'ensemble des habitants avant d'être englouti sous les eaux d'un barrage. Seule l'église, celle-là même devant laquelle Sosiris posait sur la photographie qui constituait la seule trace de son passé, est restée à son emplacement d'origine, autrement dit enfouie sous les eaux :

Como tardaba en volver, decidieron trasladarlo, piedra por piedra, adonde estaba ahora. En el emplazamiento original sólo quedó la iglesia, porque el cura decía que era sacrilegio desmontarla, aunque los rojos del pueblo aseguraban que era un cuento para forrarse con las colectas para levantar un nuevo templo<sup>53</sup>.

Derrière l'allusion à l'Atlantide, l'histoire du village de Sosiris englouti sous les eaux fait référence à un fait historique bien réel : au nom d'une politique hydraulique qui fut l'un des piliers de la propagande franquiste, cinq cent trente-neuf barrages furent construits en Espagne sous la dictature de Franco. Cette fièvre, financée en grande partie par le Plan Marshall et la Banque mondiale, fut telle que les Espagnols donnèrent même à Franco le

---

<sup>52</sup>*Ibid.*, p. 152.

<sup>53</sup>*Ibid.*, p. 205.

surnom de « *Paco el rana* », « *dando brincos de inauguración en inauguración de pantanos* »<sup>54</sup>. Or, au cours de cette période, pas moins de cinq cents villages disparurent sous les eaux de ces barrages et leurs habitants furent littéralement expulsés, dans des circonstances parfois violentes. Sergio del Molino fait d'ailleurs référence à cet événement dans le chapitre de son ouvrage consacré au Grand Traumatisme de l'exode rural des années 1950 à 1970. Parmi les Espagnols qui quittèrent alors la campagne pour la ville, il cite ces « miles de personas [que] fueron expulsadas de sus casas a punta de pistola por la guardia civil para honrar una política hidráulica que inundaba valles con pueblos enteros dentro »<sup>55</sup>.

Salem n'est pas le seul romancier à s'intéresser à ces villages engloutis : plusieurs écrivains espagnols ont décidé, à quelques années d'intervalle, de leur redonner vie. Luis Roso, par exemple, situe l'enquête de son premier roman policier (*Aguacero*, 2016) sur le chantier de construction de l'un de ces barrages dans la région de Madrid en 1955. Quant à Julio Llamazares, c'est l'histoire de son propre village, Vegamián, enfoui sous les eaux du barrage de Porma qu'il raconte dans *Distintas formas de mirar el agua*, publié en 2015. Dernier barrage inauguré par Franco en 1968, le barrage de Porma a été édifié, comble de l'ironie, par un autre écrivain alors ingénieur des ponts et chaussées, Juan Benet. Cette expérience inspira d'ailleurs à Benet la rédaction de l'une de ses œuvres majeures, *Volverás a región*. Pour Llamazares, considéré comme l'une des voix majeures de l'Espagne vide, l'expulsion des habitants de ces villages, dont personne ne se souvient<sup>56</sup>, est un fait historique qui peut être comparé à l'expulsion des Juifs en 1492 : « Como ellos, muchos habitantes de estos pueblos inundados conservaron las llaves de sus casas, aunque a diferencia de aquéllos, éstos eran conscientes al marcharse de que nunca podrían volver a su lugar de origen, porque fue destruido »<sup>57</sup>. Pour l'auteur *leonés*, l'histoire de ces villages engloutis relève pleinement de la question de la Mémoire Historique<sup>58</sup>. De fait, comme le signale Moisés Selfa Sastre, ces villages, bien que n'ayant plus d'existence administrative, perdurent dans la mémoire

---

<sup>54</sup> Sara FERNANDEZ, Jean VERDIER, « L'Espagne et son eau : si proche, si loin », *Sciences Eaux & Territoires*, 2013/2 (Numéro 11), p. 8-11, consulté le 30/07/2018, URL : <https://www.cairn.info/revue-sciences-eaux-et-territoires-2013-2-page-8.htm>

<sup>55</sup> Sergio DEL MOLINO, *op. cit.*, p. 28

<sup>56</sup> Fernando DÍAZ DE QUIJANO, « Julio Llamazares, “Nadie se acuerda ya de los destierros provocados por pantanos” », *El Cultural*, 17/02/2015, consulté le 30/07/2018, <https://m.elcultural.com/noticias/letras/Julio-Llamazares-Nadie-se-acuerda-ya-de-los-destierros-provocados-por-los-pantanos/7413>

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> Ces villages engloutis, que la sécheresse laisse parfois resurgir symboliquement du fond des eaux, font actuellement l'objet d'une nouvelle forme de tourisme en Espagne. Peut-on parler de tourisme de la mémoire ? En tout cas, on peut immanquablement mettre cet intérêt du peuple espagnol pour ces villages engloutis en rapport avec la question de la Mémoire historique qui agite la société espagnole depuis le début des années 2000. À moins qu'il ne s'agisse de ce tourisme rural folklorique dénoncé par Sergio del Molino dans son essai en vertu duquel « el pasado literario y estilizado se ha convertido en la mayor promesa de futuro en muchas zonas de la España vacía », Sergio DEL MOLINO, *op. cit.*, p. 160.

collective des habitants : « Son pueblos que oficialmente no aparecen en los mapas, si bien es imposible borrarlos de las memorias de sus primeros habitantes y posteriores generaciones, que organizan jornadas festivas para rescatar del olvido lo que fue un lugar habitado y conocido por ellos »<sup>59</sup>.

Dans le roman de Carlos Salem, le village de Sosiris, englouti sous les eaux du barrage, possède très clairement ce sens. Ce village est la métaphore d'une mémoire bafouée, empêchée, que la société espagnole doit exhumer des eaux de l'oubli afin d'accomplir son travail de mémoire. Or, d'après Carlos Salem, ce travail de mémoire ne saurait consister à rechercher le passé pour lui-même, à l'identique. En effet, il nous semble que la quête de Sosiris, qui a passé plus de vingt ans à chercher son village à partir d'une photo sans jamais y parvenir, démontre de manière allégorique que ce n'est pas en cherchant à retrouver le passé, par définition disparu – comme le village déplacé par ses habitants – que le sujet parvient à faire son travail de mémoire mais un autre, celui que le travail d'une mémoire apaisée a reconstruit. Le travail de mémoire ne peut pas être un travail de ressassement : il ne peut être, comme l'enseigne Ricœur, que dépassement.

Dans l'épilogue de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, le philosophe souligne la fonction politique d'une mémoire apaisée et du pardon, en se demandant si la politique ne commence pas là où finit la vengeance, dans la mesure où il serait contre-productif pour une société de rester indéfiniment en colère contre elle-même. C'est selon nous le sens de la réflexion menée par Salem : tant que la société espagnole n'aura pas fait ce travail de deuil, guidé par l'horizon de réconciliation avec le passé, et par l'idéal du pardon, elle ne sera pas à même de se séparer définitivement de son passé afin de faire place au futur ; elle sera condamnée, comme les habitants de la région traversée par Txema et Juan, à errer entre « un passé qui n'en finit pas de s'en aller et un futur qui ne lui appartient pas »<sup>60</sup>.

L'Espagne « freinée » représente cette part de la psyché espagnole qui n'a pas encore définitivement fait la paix avec son passé, et en particulier avec la Guerre Civile et la dictature, ces deux événements traumatiques majeurs d'une mémoire empêchée qui

---

<sup>59</sup> Moisés SELFA SASTRE, « Agua, memoria y territorio en la literatura infantil: *El valor del agua* (2011) de Julio Llamazares », *Revista interuniversitaria de formación del profesorado*, ISSN 0213-8646, ISSN-e 2530-3791, N° 90, 2017 (Ejemplar dedicado a: Lecturas, ecología y educación: nuevas perspectivas para la formación del profesorado), p. 132.

<sup>60</sup> C'est le constat que Txema ne peut manquer de faire au bout de quelques jours passés dans cette Espagne freinée : « en esa comarca, la gente estaba a medio hacer indecisa entre un ayer que no acababa de irse y un porvenir que les era ajeno », Carlos SALEM, *op. cit.*, p. 192.



constituent encore un frein dans le processus de (re)construction identitaire de l'Espagne<sup>61</sup> et la condamnent, pour reprendre les termes de Sergio del Molino, à une forme de « *autoodio* » particulièrement destructeur.

Or, si pour Sergio del Molino, auquel on a d'ailleurs pu reprocher le ton fataliste de son essai<sup>62</sup>, « España tiene mucho que digerir y muy poco estómago »<sup>63</sup>, l'écrivain *argeñol* semble pour sa part convaincu que l'Espagne, comme son pays natal d'ailleurs, est un pays capable de surmonter son histoire traumatique pour faire acte de résilience à condition d'oser le regarder en face.

---

<sup>61</sup> *Pero sigo siendo el rey* est le roman qui consacre le plus d'importance à cet aspect de l'identité collective espagnole mais tous les romans de Carlos Salem font allusion à ce passé non résolu. Les deux cousins Saravia ne sont pas les deux seuls personnages de Salem dont le destin a été brisé par la Guerre Civile. Le père du protagoniste de *Camino de ida* est lui aussi un rescapé du conflit. Adulte, Octavio se souvient que son père a disparu pendant deux ans au cours de son enfance et que « aunque volvió dos años después, siempre pensé que nunca regresó del todo ». Les souvenirs d'enfance d'Octavio ne laissent guère de doute : son père a été littéralement traumatisé par la guerre. Il se souvient de cette chanson de la Guerre Civile « que mi padre tarareaba en voz baja cuando yo era niño y él tenía dinero suficiente para emborracharse en casa. Mi padre lloraba en silencio cuando se acababa el vino y la canción », Carlos SALEM, *Camino de ida*, Madrid, Salto de Página, 2007, p. 56. Dans *Un jamón calibre 45*, c'est à la dictature de Franco qu'il est fait allusion lorsque Nicolás refuse de laisser la pièce de 25 pesetas, que son amie lui a donnée, décider son destin : « A esta altura de mi vida, no iba a dejar que un dictador muerto de viejo o un águila reaccionaria decidieran por mí », Carlos SALEM, *Un jamón calibre 45*, Madrid, RBA, 2011, p. 268.

<sup>62</sup> La géographe Josefina Gómez Mendoza considère que « El libro de Sergio del Molino viene a incorporarse al nuevo ciclo de literatura pesimista sobre España en el que estamos de nuevo sumidos, lo que en esta revista se ha llamado en otra ocasión «relatos depresivos» sobre España », Josefina GÓMEZ MENDOZA, « El imaginario de la España vacía », *Revista de libros*, 14/10/2016, consulté le 30/07/2018, <https://www.revistadelibros.com/discusion/el-imaginario-de-la-espana-vacia>

<sup>63</sup> Sergio DEL MOLINO, *op. cit.*, p. 33.